

Éditorial

Ce numéro du *Bulletin* du CODESRIA revisite un tournant postcolonial de l'anthropologie et l'Afrique. L'anthropologie est une discipline dynamique et plurielle, en constant dialogue avec elle-même, les disciplines connexes, la continuité et l'innovation, la vitalité et la négociation de formes locales et importées de réalités socioculturelles en évolution en Afrique. C'est en reconnaissance de ce fait que le CODESRIA a invité dix chercheurs africains – en majorité *venus* d'Afrique – à faire des commentaires sur la position de l'anthropologie postcolonial. Ces chercheurs dans l'ensemble prennent comme point de départ les travaux du Professeur René Devisch. Ce dernier, un anthropologue européen qui a appliqué ses connaissances des modes de vie locaux congolais à l'exploration d'aspects largement ignorés de sa Belgique natale et des *habitus* des sociologues de l'Atlantique Nord, a fait montre d'une impressionnante capacité à passer les pratiques locales à la loupe bifocale. Ce qui, à son tour, a abouti à une réévaluation dans les milieux universitaires des pratiques et systèmes de connaissances locaux et de leur complémentarité en ce qui a trait aux sciences universelles.

Dans un discours académique prononcé à l'occasion de la remise d'un doctorat honorifique qui lui a été décerné par l'Université de Kinshasa en avril 2007 (seulement le dixième du genre dans l'histoire de cette université), le Professeur Devisch a réfléchi sur le thème « Qu'est-ce qu'un anthropologue ? ». Il s'est replongé dans ses études de la philosophie et de l'anthropologie à Kinshasa – profondément marquées par les contestations sociopolitiques et intercivisationnelles de la Négritude et de la philosophie africaine qui régnaient à l'époque. De là, il a puisé l'inspiration pour ses tentatives anthropologistes après les années 1970 visant à contribuer à la décolonisation de l'anthropologie et de l'anthropologue, afin de comprendre les contextes socioculturels particuliers de l'intérieur de la justification et de la dynamique des communautés concernées. Au fil des ans, sa recherche s'est principalement intéressée aux Yaka, une communauté vivant dans le sud-ouest rural de la République démocratique du Congo et la banlieue de Kinshasa. De plus, il a tiré avantage de l'hospitalité de diverses communautés minoritaires, rurales et suburbaines, pour des séjours de recherche dans sa Belgique natale, dans le sud de l'Éthiopie et en Tunisie, et de l'encadrement d'étudiants doctorants africains et européens au cours de leurs travaux anthropologiques sur le terrain dans huit pays africains. Plus récemment, Devisch et son collègue Filip De Boeck ont été les promoteurs des doctorats honorifiques que leur Alma Mater, l'Université Catholique de Louvain, a décernés à deux chercheurs africains : Jean-Marc Ela en 1999 et Valentin Mudimbe en 2006.

On peut juger de l'importance de la reconnaissance par l'Université de Kinshasa par les commentaires de l'anthropologue hollandais Wim van Binsbergen :

Quand, près d'un demi-siècle après la fin du régime colonial, une université africaine décerne un grade honorifique à un éminent chercheur originaire de l'ancien pays colonisateur, c'est une étape significative dans la libération globale de la

différence africaine (pour paraphraser l'expression employée par Mudimbe en 1997). L'institution de connaissance de spécialistes africains déclare qu'elle s'est émancipée du statut de receveur et subalterne, et qu'elle prend l'initiative pour affirmer son autorité scientifique indépendante et ainsi, redéfinit le flux de dépendance intellectuelle Nord-Sud en un flux d'égalité intercontinentale.

Dans sa réponse aux réflexions critiques exprimées dans les commentaires sur sa leçon académique, Devisch situe sa tentative anthropologique dans l'« espace frontalier commun » qui peut se développer au milieu d'une pluralité transcontinentale de modes de vie, de traditions de pensée et de disciplines scientifiques. Très conscient du traumatisme de la présence et l'intrusion coloniales également, sous ses déguisements actuels, et du sentiment lancinant de dette morale contractée par cette génération de sociologues venue en Afrique dans les premiers jours de l'Indépendance, il peut cependant se sentir revalidé par la loyauté interpersonnelle réciproque que lui ont témoignée au fil des ans ses nombreux hôtes, co-étudiants ou collègues africains. Il nous invite à réfléchir sur l'engagement interculturel de l'anthropologie contemporaine à procéder à un examen à la loupe bifocale et à tenir un discours interculturel multiface, à la pollinisation croisée dans le monde universitaire africain entre sciences universelles et systèmes de connaissances locales (tel qu'il a été suggéré dans l'édition spéciale sur le thème « All knowledge is first of all local knowledge », *Africa Development – Afrique et Développement* 30, 3, 2005, ed., Theophilus Okere, Chukwudi Anthony Njoku & René Devisch), et enfin, à étudier les œillères des sciences sociales venues de l'Occident.

La bifocalité et le dialogue interculturel au cœur de la tentative anthropologique

Un profond respect pour des modes de vie divers, pour des procédures de signification sexospécifique plurielles ainsi qu'une capacité pour l'empathie et le dialogue sans préjugés constituent ensemble, à notre avis, le fondement suprême des travaux de terrain approfondis, à partir duquel l'anthropologue peut étudier les groupes en profondeur ou les réseaux et leur mode de vie. Une telle intersubjectivité réelle implique que l'on voie les réalités locales avant tout à partir de la perspective et en fonction des communautés concernées. Et cependant, un paradoxe demeure, étant donné que par la suite, les chercheurs représentent leurs idées largement dans les traditions académiques de persuasion issues de la modernité eurocentrique. Comme l'avait fait remarquer feu Archie Mafeje, une question clé pour l'anthropologue est de savoir dans quelle mesure son compte-rendu reste une forme de franchissement de frontières. Il y a le risque constant d'exotiser, si ce n'est d'altérer, les populations locales – un risque dérivé, du moins en partie, de la tradition académique occidentale de l'ouvrage et de la distanciation épidémiologique qui, comme le laisse entendre Mafeje, exclut une logique multivaleur en faveur des dualités sujet-objet.

Un discours du courant dominant de la science sociale continue avec insouciance de privilégier la rationalité de

l'Enlightenment, le moi autonome et les Droits humains – ce dernier étant compris comme la nature individualiste de l'idéologie occidentale contemporaine – se faisant valoir comme le projet universel et le porteur de progrès à toutes les nations. C'est aussi cette perspective qui, dans les mass médias transatlantiques et dans l'essentiel du discours scientifique issu de l'Occident, déploie de façon ethnocentrique ses fantasmes projetés en ce qui a trait aux populations du sud du Sahara, ou aux populations rurales et déplacées, analphabètes et appauvries. C'est le cas même lorsque ces derniers processus sont conçus intégralement ou partiellement par l'action destructrice de la rationalité même de l'Enlightenment qui est célébrée. Cependant, le réseautage ouvert et multilingue et la narrativité digitale du monde médiatique d'aujourd'hui nous incitent plus que jamais à chercher de nouveaux modes de transcendance des frontières. Qui plus est, la diversité des modernités et les nombreux croisements transnationaux diasporiques témoignent de plus en plus de la nature multi-centrée transcontinentale de l'histoire culturelle. Bien des anthropologues, toujours sensibles à ce qui est offusqué dans les rencontres civilisationnelles, se sont posés la question de savoir si le Nord ne cherche pas, de façon insidieuse, à inventer une zone d'ombre ou un 'impensé' qu'il met en contraste avec ses sociétés technocratiques, rationalistes et sécularisées, en réponse à ses angoisses individuelles et collectives face à la mort, la finitude, l'imprévu et l'hybride.

La vie dans les mondes en ruine des bidonvilles force les anthropologues à s'exposer à une interrogation impitoyable de leurs constructions interculturelles en partie défensives. Il y a par exemple, comme le souligne Devisch, l'exposition de l'anthropologue aux épistémologies locales qui caractérisent la pensée pleine de bon sens régie par des règles, ou la pensée pratique plus intuitive, aussi bien que des compréhensions systématiques réflexives régies par des règles mais spécifiques aux cultures, des choses et de la condition humaine. Ainsi, l'anthropologue doit s'ouvrir à des modes de vie qui se déroulent à travers l'interaction des pratiques de tous les jours et des nombreux interventions, mouvements et messages des humains, des ancêtres et des agents non-humains, des mondes visibles et invisibles. Tout cela peut se dérouler dans des sites interactifs et spécifiques aux cultures – très probablement pas d'Enlightenment ou chrétiens – de production de signification émergente et de création de monde, entre autres, à travers des formes telles que la parodie et l'imitation.

L'anthropologue se sentira interrogé par le conflit entre les instituts de l'État postcolonial sur la base de modèles civilisationnels intrusifs véhiculés par les médias transcontinentaux ou les programmes scolaires, de ce qui est exposé au public, de la religiosité, du consumérisme et de la sexualité, d'une part, et de l'attachement des peuples subalternes à des convictions, des modes de vie, des techniques habituelles et des compétences locaux, d'autre part. Ainsi, pour Devisch, l'anthropologue est témoin, dans les cultures et les nouvelles religions des jeunes, de tant de bricolage transculturel des citoyens subalternes, à la fois d'un affichage identitaire forcé et de son remodelage et recadrage constant dans les moi multiples des membres de la communauté étudiée.

Ces expériences peuvent pousser bien des sociologues au-delà de la position neutre de la science. Ils peuvent devenir de moins en moins enclins à exclure de l'image les effets choquants de l'éloignement, de l'incertitude et du désordre, et la dimension contretransférentielle de l'expérience qu'ils en ont. Ici, quelques sociologues trouvent une sortie, soit dans l'engagement

émancipateur avec leur groupe hôte (voir Jacques Depelchin plus loin), soit dans les productions artistiques subversives, soit aussi dans l'esthétisation de l'écriture sur leur propre société. Ce faisant, ils peuvent être en mesure de montrer comment cette dernière a assimilé ou triomphé de l'identité imaginaire ou des constructions du savoir coloniaux et postcoloniaux – une réalité mise à nue de diverses façons dans leurs commentaires par Fabien Eboussi Boulaga, Lansana Keita, André Yoka Lye, et dans l'analyse scientifique approfondie de Valentin Mudimbe, dans *The Invention of Africa*, 1988. Comme le soutiennent également dans leurs commentaires Georges Nzongola-Ntalaja, Déogratias Mbonyinke, Noël Obotela Rashidi et Wim van Binsbergen, dépeindre ou différencier des peuples ou des sociétés dits « traditionnels » et « modernes » en tant qu'incarnations de styles de vie « locaux » par opposition à 'globalisants' est largement une fiction des médias et des sciences sociales. Mais c'est un mythe qui, de maintes façons, oriente la perception et l'action dans un monde où souvent, la réalité est prise en otage par l'idéologie.

Cela renforce la nécessité de jeter un regard neuf et bifocal de 'là bas' à 'ici' – comme si ce là bas existe. Appliquant les aperçus anthropologiques obtenus dans le symbolisme corporel de la socioculture Yaka à sa recherche en Belgique auprès de médecins de famille et de psychiatres, Devisch a été amené à tracer dans une perspective inspirée par la phénoménologie l'impact que le modelage du corps et des sens, spécifique aux cultures a eu sur bien des patients, autochtones comme allochtones.

Pollinisation croisée dans le monde universitaire africain entre sciences universelles, pratiques et systèmes de savoirs locaux

Le monde universitaire en Afrique contemporaine peut promouvoir sa pertinence sociale et culturelle en intégrant de façon sélective dans son épistémologie de rationalité et d'objectivité scientifiques la force novatrice des traditions africaines de systèmes de savoirs et de pratiques. Devisch est convaincu que dans leur désir de neutraliser autant que possible le biais ethnocentrique, la première tentative des anthropologues (voir aussi Lapika Dimomfu plus loin) est de comprendre les individus et groupes subalternes et le riche potentiel de leurs connaissances et de leur spiritualité de façon endogène, c'est-à-dire, dans leurs propres termes. L'utilisation du terme endogène ou local ici, en ce qui concerne la société ou le réseau particulier, professionnel ou interprofessionnel qui est le centre de l'étude anthropologique, ne vise certainement pas, souligne-t-il, à suggérer une unité, une homogénéité ou une culture ou groupe limité clairement distinct. Mais plutôt, il a à l'esprit une capacité de sujets étroitement liés et de matrices culturelles pour exercer l'auto-orientation et la pénétration critique en partant d'une source d'inspiration ou de référence précédente ou plus primaire et endogène, largement portée par la langue maternelle et la culture locale. Par savoir local ou mode de connaissance, Devisch entend tout génie et créativité distinctifs d'un réseau ou groupe professionnel donné qui apposent un sceau caractéristique sur ce que ses membres développent comme modèles locaux et éventuellement à longue portée, de savoir et d'épistémologie, de métaphysique, de vision du monde et de technologies locales.

Une interprétation étymologique globale de la notion française de *connaissance*, comprise comme *co-naissance* (littéralement, mais familièrement, faisant référence à la connaissance et la pénétration expérientielles), argumente Devisch, offre une interprétation linguistique pénétrante de la rencontre intercorporelle

et dialogique sensuelle dans laquelle est engagé l'anthropologue. En vertu de la co-implication émotionnelle, donc intercorporelle, des sujets dans une action collective – par exemple l'apprentissage, une palabre, un mariage ou une thérapie – le partage de connaissances devient *co-naissance* ou une connaissance et un partage de connaissances intersubjectifs.

Les œillères de la science sociale venue de l'Occident

Pour l'auteur et le lecteur, le travail de terrain anthropologique et les rapports scientifiques subséquents peuvent impliquer des dislocations majeures de l'interactionnel, du verbal ou de l'observable vers les sphères de la co-implication transactionnelle, multisensorielle, de l'évènement propice et du domaine de l'invisible. Cependant, l'anthropologue éthiquement engagé ne peut pas exclure de la rencontre interculturelle tout ce qui semble en conflit avec la vision du monde sécularisée du milieu universitaire eurocentrique ou avec un mode hégémonique d'acquisition de données sensorielles et objectivistes canonisé par la rationalité de l'Enlightenment.

Déoulant de ces arguments, Devisch identifie la question de savoir si l'anthropologue emphatique peut ou doit épouser, en fonction de leurs propres canons, la détresse ou la beauté de la rencontre, donc la dignité et l'inspiration numineuse, la sanctification de l'affliction et de la spiritualisation de la souffrance, en accord avec le milieu culturel du groupe hôte. Comment expliquer ou théoriser ce problème ? L'interaction dans la frontière instable entre l'ici et le là, le vivant et le mort, le visible et l'invisible, le propice et l'étrange – que ce soit dans le partage de rêves, le rituel, le sacrifice, la divination, la sorcellerie, la médecine traditionnelle, le pèlerinage, la poésie, la danse ou le chant, la liturgie islamique ou chrétienne – fait que l'anthropologue est aussi attentif à ce qui n'est pas régi par des règles, représentable, dicible ou verbal.

Cela, soutient Devisch, fait que l'anthropologue engagé et libéré – comme l'artiste dans une large mesure – écoute toutes sortes de jeux linguistiques et de thèmes narratifs surprenants, et s'ouvre aux modes de devenir non habituels ou co-attractifs. Une telle réceptivité peut être exigée dans les arts dramatiques, y compris la résonance entre tonalité musicale, humeur transactionnelle et motivation existentielle rituelle ; une sensibilité transindividuelle et un jeu synesthétique sur la suggestibilité dans le ravissement ; ou le rêve et la possession induits par les ancêtres guides ; et la mascarade et les arts plastiques. De plus, l'anthropologue est amené à se concentrer sur des pistes particulières de création de monde et de pensée à travers les choses, que ce soit dans les productions de connaissances et les artefacts esthétiques ou initiatiques, ou dans les réclamations juridiques, la résistance, l'émancipation, la formation de la communauté. Il ou elle est incité-e à examiner en particulier des processus de création de monde par des réseaux locaux, en partant du point central de la vulnérabilité et la douleur, la guérison et le sublime, et leur ferment dans l'interstitiel. Une telle herméneutique spécifique aux cultures et la dynamique identitaire remettent en question l'essentiel des récits dominateurs eurocentriques empreints de préjugés sexistes ou racistes sur la nature, le fait, la propriété, la maîtrise, la régulation, le choix individuel et la rationalité scientifique.

Une deuxième préoccupation mise en relief par Devisch peut être formulée en droite ligne avec la suggestion faite aupa-

vant à propos de l'anthropologue qui se règle sur l'orientation socioculturelle donnée et les formes locales de « co-naissance » ou de savoir co-impliquant. L'anthropologie est sommée de chercher des aperçus critiques dans la dynamique d'identités multiples et changeantes et dans les façons réelles et paradoxales dont des modes de vie particuliers privent de ses droits le subalterne, voilent ou dévoilent l'indicible. L'observation des participants amène l'anthropologue à examiner attentivement les façons de sentir, de voir, et les modes de figuration, d'interlocution, de souvenir, d'autonomisation et de compréhension trans-subjectifs, donc intercorporels, spécifiques aux cultures. Il ou elle est donc amené-e à se focaliser sur les connaissances, valeurs ou imaginaires qui sont endogènes à des sites culturels particuliers, ainsi que sur les tropes explicatifs, leur interprétation et leurs généralisations. Cette focalisation peut inspirer une certaine approche transculturelle sans précédent qui peut tracer de possibles homologues entre des arts ou des rituels séculaires, l'esthétique contemporaine ou des développements technoscientifiques et une réalité futuriste technohumaine virtuelle. N'est-ce pas le rôle de l'anthropologie ou de la philosophie interculturelle de démêler aussi l'impensé – le plus original comme le profondément supprimé – dans la société hôte, tout comme dans la conscience occidentale dominante ? Ce qui vient immédiatement à l'esprit ici, ce sont les modes réels, originaux des savoirs et de leur utilisation autoritaire dans la société, des arts du jeu linguistique, de la façon de traiter avec le corps humain en résonance avec le corps social et cosmologique, ou de palabres et de réconciliation dans de nombreuses sociétés africaines.

Une troisième préoccupation de la tentative anthropologique s'oppose radicalement à certaines positions déconstructionnistes prises dans la pensée postmoderne. L'autorité fondamentale pour l'anthropologue est précisément l'interdépendance intellectuelle et existentielle sensible à la culture et culturellement ancrée (donc inévitablement liée à la culture) du champ et du texte, de la pensée porteuse de vie et de l'expression à travers la voix des choses et des artefacts, de l'engagement intersubjectif et de la réflexion autocritique. Une telle approche de la rencontre sensible à la culture, spécialiste et intersubjective de l'intérieur d'une base commune d'évaluation témoigne des possibilités constamment émergentes d'une co-implication humaine mutuellement enrichissante. Elle impliquerait l'habileté, la dignité et la domestication ou, littéralement, le retour de mondes « glocaux » qui s'entremêlent de façon de plus en plus lucide – des mondes qui marquent d'espoir notre ère remplie d'exigences.

Le Professeur Valentin Mudimbe offre une évaluation finale appropriée. S'inspirant d'une expertise intercivisationnelle d'une grande diversité exceptionnelle, et d'un examen scientifique expert des grandes études philosophiques en relation avec soi et autrui et l'acquisition de connaissances, la lettre magnanime de Mudimbe à Devisch invite ce dernier à entrer dans l'hospitalité interculturelle d'une promenade méditative le long de la tradition bénédictine. Il invite Devisch en particulier à une réflexion critique sur les fondements philosophiques et les compréhensions majeures du processus le plus fondamental et donc, interculturellement comparatif, de modelage culturel : comment faire du corps un site de *la Règle*. Traduit dans la thématique de la Leçon Académique de Kinshasa : comment surmonter les œillères, les passions et les erreurs spécifiques aux cultures qui sont sources de préjugés et qui caractérisent les malentendus et les déformations ethnocentriques, pour une pratique anthropolo-

gique scientifique, empiriquement saine et transculturellement valide.

Ayant, il y a deux décennies, fortement résisté à l'*Invention de l'Afrique* missionnaire et évolutionniste, Mudimbe examine à présent, avec une sensibilité pénétrante, les modes phénoménologiques et discursifs qui consistent à garder intacts le savoir et la pénétration ou 'co-naissance' interculturels les plus engageants d'un point de vue intersubjectif. Si ce n'est pas la mission salutiste ou l'impulsion humanitaire au nom de quelque chose de plus grand que nous qui encourage valablement une *époché* réellement interculturelle, ni l'embarras de la culpabilité morale pour les modes de vie dits prémodernes de ses ancêtres ou prédécesseurs ou l'intrusion coloniale, est-ce peut-être alors la précarité et l'attrait éthique de l'Autre ou plutôt, la simple fascination, qui exhortent l'anthropologue à s'engager ? S'inspirant de son bagage philosophique et en accord avec l'approche foucauldienne des discours structurés, tout en passant à travers l'anthropologie philosophique empirique majeure, Mudimbe examine le champ gravitationnel dans lequel se meut l'anthropologue interculturel. Il défend l'argument classique pour maintenir l'engagement éthique distinct de la tentative et l'agenda scientifiques neutres appropriés, en accord avec ses règles pour la recherche empirique et historico-contextuelle qui vise une connaissance scientifique interculturellement valable.

C'est compte tenu de ces préoccupations épistémologiques et éthiques que le CODESRIA se réjouit de l'opportunité offerte par le discours de René Devisch lors de la remise d'un doctorat honoris causa que lui a décerné l'Université de Kinshasa, suivi de commentaires et de lettres de la part des plus éminents chercheurs africains et/ou africanistes. Une telle reconnaissance d'un anthropologue originaire de l'occident par la communauté intellectuelle d'un pays dont les populations ont été victimes de quelques-uns des pires excès des rencontres entre l'Afrique et la science et les traditions occidentales, signifiait pour le CODESRIA l'occasion de revisiter le débat sur l'anthropologie, l'approche anthropologique et leur pertinence en Afrique.

Il y a exactement une décennie, dans une monographie de 43 pages, feu le Professeur Archie Mafeje critiquait fortement l'anthropologie africaine comme étant une servante du colonialisme, et demandait qu'elle soit remplacée par l'histoire sociale en tant que discipline. Sa critique de l'anthropologie a été publiée dans la *Revue africaine de sociologie / African Sociological Review* (2, 1, 1998), avec les réponses de Rosabelle Laville, Sally Falk Moore, Paul Nchoji Nkwi, John Sharp et Herbert Vilakazi. Sur le rejet de l'anthropologie par les politiciens et intellectuels africains à l'indépendance, Archie Mafeje a écrit :

Après l'indépendance, ils ne voulaient pas en entendre parler. Les gouvernements africains nouvellement indépendants l'ont frappée [l'anthropologie] d'une bannissement permanent au profit de la sociologie et des études africaines. Dans les nouvelles universités africaines, les anthropologues sont victimes d'ostracisme, comme s'ils étaient des reliques sans valeur du passé. Du point de vue des nationalistes africains, l'Anthropologie était conçue pour perpétuer ce qu'ils cherchaient à transcender en tant que bâtisseurs de nation. Du point de vue des théoriciens et praticiens du développe-

ment, l'Anthropologie n'était pas une science modernisante et, par conséquent, était un mauvais investissement. Les rares anthropologues africains sur le terrain se sentaient sans défense et sont 'entrés dans la clandestinité' pendant plus de deux décennies, comme l'ont reconnu certains d'entre eux au cours d'une réunion spéciale organisée par le CODESRIA en 1991. Dans le contexte de la répulsion anticoloniale immédiate, l'attaque contre l'Anthropologie était sincère et justifiée. Mais au bout du compte, elle a été subjective parce que les sciences sociales dites modernisantes n'étaient en rien moins impérialistes et sont en réalité devenues des rationalisations du néocolonialisme en Afrique, comme nous le savons maintenant. Cependant, la leçon importante à tirer de l'expérience des anthropologues africains, c'est que l'Anthropologie est fondée sur une relation immédiate sujet/objet. Si, pour des raisons sociales et politiques, cette relation vient à se transformer, les anthropologues risquent de ne pas pouvoir se réaliser sans se redéfinir et redéfinir leur discipline (Mafeje 1998: 20).

Cette remarque d'Archie Mafeje était pertinente et, à tout le moins, servait de sonnette d'alarme pour que ceux qui souhaitent s'adonner à la recherche anthropologique en Afrique ne prennent pas les paramètres considérés comme acquis par l'anthropologie coloniale, mais plutôt se redéfinissent ainsi que leur métier précisément dans le sens qu'il a proposé. Tout récemment, le volume du CODESRIA – *African Anthropologies: History, Critique and Practices* – documente de façon critique où en est l'anthropologie sur le continent et comment elle s'efforce d'être pertinente malgré les obstacles initiaux et la critique actuelle. La déconstruction et la reconstruction sont une réalité dans la discipline. Aussi courante que soit la tendance pour les anthropologues à être compromis, cooptés et neutralisés par les discours dominants et les forces dominantes, il est rafraîchissant de voir que de plus en plus de voix critiques commencent à se faire entendre encore plus fort. Les anthropologues ont contribué et pourraient le faire encore plus à des formes positives de pensée et de pratique transformatives, à la fois en œuvrant pour faciliter le changement social et culturel et en faisant des comptes rendus importants. L'anthropologie africaine a été un important jalon en termes d'autocritique et de réflexivité, comme l'avait proposée Mafeje.

Le CODESRIA s'aligne aux débats qui reconnaissent et fournissent des règles du jeu équitables pour les contributions et les perspectives africaines. Telle est la voie à suivre dans la quête collective pour la minimisation du catalogue de déformations dont sont souvent victimes l'Afrique et la recherche africaine. De tels dialogues, reconnaissance mutuelle et respect devraient aider à convaincre les sociologues africains comme non-africains de leur intégrité et de leur science vis-à-vis de l'Afrique et ses défis multiples. En effet, le CODESRIA croit que le 21^e siècle, marqué par la mondialisation et la contestation et renégociation des barrières disciplinaires et identités sociales, est particulièrement opportun pour s'employer d'avantage à changer ce qui est produit comme étant de la connaissance sur l'Afrique. Encore plus important, il est temps de poser des questions sur les cultures institutionnelles au sein desquelles cette connaissance est produite, en vue d'encourager une collaboration accrue et plus réelle qui s'inspire des différentes frontières disciplinaires.